



**HAL**  
open science

## Le génie des "races" helléniques" : Ioniens et Doriens dans La "Grèce moderne" d'Edgar Quinet

Alexandre Massé

► **To cite this version:**

Alexandre Massé. Le génie des "races" helléniques" : Ioniens et Doriens dans La "Grèce moderne" d'Edgar Quinet. Cahiers de la Maison de la recherche en sciences humaines de l'université de Caen, 2007, Le Caractère national. Mythe ou réalité? Sources, problématiques, enjeux, 48, pp.151-160. hal-00324391

**HAL Id: hal-00324391**

**<https://hal.science/hal-00324391>**

Submitted on 24 Sep 2008

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Le génie des « races helléniques » : Ioniens et Doriens  
dans *La Grèce moderne* (1830) d'Edgar Quinet. »

Introduction :

L'idée que les peuples ont un caractère individuel est ancienne. Déjà Hérodote, Hippocrate ou encore Plutarque considéraient ce fait comme acquis. Les Grecs modernes, considérés tour à tour comme voleurs, frivoles, poétiques ou géniaux, n'ont évidemment pas échappé à cette caractérisation. C'est, notamment, dans les récits de voyage que s'est construit la représentation des Grecs anciens et modernes par les Français, dans les récits de voyage que fut développée et diffusée l'idée d'un caractère grec.

Nous allons étudier un récit de voyage, celui d'Edgar Quinet, *La Grèce moderne et ses rapports avec l'antiquité*, publié en 1830. L'auteur y livre les impressions du voyage qu'il a effectué en Grèce, en 1829, dans le cadre de l'Expédition scientifique de Morée. Cette dernière fait suite à l'intervention de la France, de l'Angleterre et de la Russie en faveur de la Grèce insurgée contre l'Empire ottoman.

Jean, Louis, Edgar Quinet<sup>1</sup> est né le 17 février 1803 à Bourg-en-Bresse d'une mère protestante et d'un père catholique. En 1824, il traduit les *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité* du philosophe allemand Herder. A la même époque, il rencontre Gérando, connu pour sa philosophie du perfectionnement moral, et Victor Cousin, le spécialiste de la philosophie allemande. Tout cela l'incite à prendre, en 1827 et pour deux ans, le chemin de l'Allemagne, où il fut accueilli par l'helléniste Creuzer. En 1829, il fut le premier à avancer l'idée d'une expédition scientifique en Morée sur le modèle de l'expédition d'Egypte sous Bonaparte. Dans son oeuvre, Quinet était à la recherche d'une philosophie de l'histoire à même d'expliquer, dans son intégralité, la marche de l'humanité.

---

<sup>1</sup> En ce qui concerne la personne d'Edgar Quinet, deux ouvrages majeurs parmi d'autres : celui de Willy Aeschmann, *La pensée d'Edgar Quinet : étude sur la formation de ses idées ; avec essais de jeunesse et documents inédits*, Paris-Genève, Anthropos, 1986 et celui de Laurence Richer, Maurice Agulhon (dir.), *Edgar Quinet : l'aurore de la République*, Bourg-en-Bresse, Musnier-Gilbert, L'illustre Galerie, 1999.

Sur la forme, le récit d'Edgar Quinet ne se distingue pas des autres récits de voyage. A leur arrivée en Grèce, les voyageurs se retrouvaient confrontés à une réalité complexe qui ne pouvait correspondre aux images qu'ils avaient construites dans leur bureaux et salons en Europe. Aussi, pour adapter la réalité à leurs représentations, ont-ils été amenés à la simplifier. Afin d'aboutir à cette nécessaire simplification, afin de définir un caractère national, les voyageurs ont eu recours à divers procédés. Dans le cadre de la Grèce, le principal était le rapprochement avec l'Antiquité. Ainsi, il est un point qu'il ne faut jamais perdre de vue, c'est la porosité permanente et totale qui existe entre l'Antiquité, mais aussi les autres périodes du passé, et la Grèce moderne. Toute idée ou théorie énoncée pour l'une est valable, et donc susceptible d'être utilisée, pour l'autre. Edgar Quinet ne s'éloigne guère de ce procédé, mais il a eu la particularité d'y incorporer les nouvelles théories raciales et, ainsi, de contribuer au renforcement de l'idée d'un caractère grec<sup>2</sup>.

Ainsi, sera abordé la manière dont s'est construite la représentation des Grecs par référence à l'antiquité et aussi la façon dont Quinet y a adapté les nouvelles théories raciales à travers la création de deux peuples, les Ioniens et les Doriens. Cependant, ces théories raciales peuvent, d'une part, se heurter à un autre concept majeur, celui du déterminisme, et, d'autre part, remettre en question l'idée d'un caractère national grec. Quelles solutions Edgar Quinet apporte-t-il aux contradictions possibles ? Enfin, ces idées sont-elles à même d'être utilisées, plus ou moins consciemment, dans un but dominateur ?

#### I- Edgar Quinet et la notion de « race ».

Au moment où Quinet effectue son voyage en Grèce, le mot « race » était utilisé au sens moderne de division de l'espèce humaine depuis XVIIe siècle. A titre d'exemple, mentionnons William Petty (1623-1687), médecin, inventeur de l'économie politique et de la démographie<sup>3</sup> ou encore un article paru dans le *Journal des Savants* le 24 avril 1684 avec, comme titre : *Nouvelle division de la terre, par les différentes espèces d'hommes qui l'habitent*<sup>4</sup>. D'autres naturalistes, comme, par exemple, Cuvier, Virey ou encore Bory de Saint-Vincent avaient déjà établi des taxinomies raciales. Cependant, il s'agissait de

<sup>2</sup> Mais Les Grecs ont-ils un caractère national ? Cette question sera laissée de côté puisque, dans l'optique choisie, elle peut paraître secondaire. En effet, considérons, par exemple, qu'il n'existe pas de caractère national grec. Mais tant de personnes y ont cru, ont agi en conséquence et s'en sont servi que, même si le caractère grec n'existe pas, les conséquences de cette idée, elles, existent bel et bien.

<sup>3</sup> Cf. Georges Gusdorf, *Dieu, la nature, l'homme au siècle des Lumières*, Paris, Payot, 1972, p. 361.

<sup>4</sup> *Ibid.* p. 362.

naturaliste et avec Edgar Quinet, la notion de « race » se répand dans des milieux plus littéraires. Il est nécessaire de définir l'usage qu'il fit de ce concept de « race ».

### 1.1- Définition et usage de la notion de « race ».

Au début du XIXe siècle, le terme « race » se voit attribuer deux définitions différentes : premièrement, « lignée, c'est-à-dire famille considérées dans la suite de ses générations » et, deuxièmement, « types humains considérés [...] comme variations au sein de l'espèce <sup>5</sup> ». Cependant, l'érudition allemande du début du XIXe siècle développa l'idée de « race » et lui donna une nouvelle vigueur. Quinet, germaniste, a bien sûr été très influencé par ces développements. Les principaux termes raciaux germaniques sont « Rasse », « Stamm » et « ethnos ». « Rasse » est le terme allemand correspondant au mot français « race » et l'on y attache une connotation scientifique. Mais le mot allemand le plus important, celui qui était le plus employé, est celui de « Stamm » (Stämme au pluriel). On peut le définir comme « un groupe ethnique plus ou moins homogène, fixé dans un cadre géographique relativement précis, et formant depuis des siècles une entité sociale et culturelle déterminée, en dépit de la fluctuation des frontières politiques <sup>6</sup> ». Ce terme, plus populaire et plus affectif, ne possède pas de réelle traduction en français. Quinet, dans la *Grèce moderne*, traduit « Stämme » par « race » mais il emploie ce dernier mot de façon fort imprécise <sup>7</sup>. Le terme « ethnos » était utilisé par les Allemands pour désigner « des groupements humains de caractères différents et par l'origine, et par l'étendue, et par l'organisation politique <sup>8</sup> ». Il semblerait que Quinet l'ait traduit par « peuple », malgré l'imprécision du terme mais, à d'autres moments, il parla de « race dorienne » par exemple. Pour illustrer l'emploi qu'il fit du terme « race », soulignons que les historiens allemands parlèrent d'une « race » « indo-germanique » subdivisée en Stämme achéens, ioniens, doriens... De même, Quinet parle de « la branche indo-germanique <sup>9</sup> », celle-ci étant notamment divisée en « races helléniques <sup>10</sup> ».

<sup>5</sup> Cf. Sylvaine Rémi-Giraud, « Le mot race dans les dictionnaires français du XIXe siècle », dans Sarga Moussa (dir.), *L'idée de « race » dans les sciences humaines et la littérature (XVIIIe et XIXe siècles)*, actes du colloque international de Lyon (16-18 novembre 2000), Paris, l'Harmattan ; Italie, Turin ; Hongrie, Budapest, 2003, p. 205.

<sup>6</sup> Définition proposée par R.Rinder dans *Allemagne et Allemands*, 1948, tome I, p. 29 et cité dans Edward Will, *Ioniens et Doriens*, *op.cit.*, p. 13.

<sup>7</sup> Cf. Edgar Quinet, *La Grèce moderne et ses rapports avec l'Antiquité*, Paris, F.G.Levrault, 1830, (édition utilisé : Paris, Belles Lettres, 1984. Suivi du Journal de voyage) p. LXIX.

<sup>8</sup> Cf. Edouard Will, *Doriens et Ioniens : essai sur la valeur du critère ethnique appliqué à l'étude de l'histoire et de la civilisation grecque*, Paris, Les Belles Lettres, 1956, p. 14.

<sup>9</sup> Cf. Edgar Quinet, *La Grèce moderne...*, *op.cit.*, p. 180.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 180.

Par contre, à d'autres moments, Quinet était plus flou dans le choix de ses termes. Ainsi, il lui arrivait alternativement de parler de « tribus <sup>11</sup> » mais aussi de superposer peuple et « race » pour des usages assez similaires.

Donc, en ce qui concerne les Achéens, Doriens, Ioniens, Eoliens et autres peuples hellènes, Quinet parlait alternativement de races, peuples ou tribus. Cette incertitude dans son vocabulaire s'explique probablement par la diversité de ses sources de connaissance, alternativement françaises et allemandes, alors que dans ces deux groupes, les terminologies diffèrent. Mais sous quelles influences, Quinet en est-il venu à utiliser la notion de « race », à l'incorporer à l'histoire de la Grèce et donc à sa représentation du caractère grec ? Nous pouvons distinguer deux influences conjointes et d'égale importance : celles de Karl Otfried Müller et William-Frédéric Edwards.

De 1820 à 1824, le philologue allemand, Karl Otfried Müller fit paraître une *Histoire des tributs et des cités grecques* dont le titre original était *Geschichte hellenischer Stämme und Städte*<sup>12</sup>. Le premier volume, en 1820, s'intitulait *Orchomenos und die Minger* (Breslau), le second et le plus important de par sa postérité, *Die Dorier* en deux volumes en 1824<sup>13</sup>. Il assimila Sparte aux Etats réactionnaires, et Athènes aux états libéraux<sup>14</sup>. Il espérait découvrir en Sparte de quoi régénérer les vertus fondamentales de l'Allemagne. Il pensait aussi que les *nomoi* spartiates était en harmonie totale avec les *nomima* fondamentales de la Stamme dorienne, il généralisait le cas de Sparte, état spartiate qu'il appelait « ouvrage d'art <sup>15</sup> » (Kunsterwerk), à l'ensemble des Doriens. Cette généralisation était promise à une longue postérité<sup>16</sup>.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 180.

<sup>12</sup> On notera qu'ici le mot « Stämme » a été traduit par « tributs ».

<sup>13</sup> Il est à noter que le répertoire établi par Loukia Droulia, *op.cit.*, contient deux références au nom de K. O. Müller. Une pour 1829 sous le numéro 1747 : *Leake's Topographie von Athen nebst einigen Bemerkungen über die Alterthümer desselben. Aus dem Englischen übersetzt und mit Ammerkungen vom den Herren Professoren M. H. E. Meiner und K. O. Müller. 1829* (in 8e, imp. Léop Bantsch, Hall, première édition anglaise de 1821-BNG 1434a). Une pour 1831 sous le numéro 1961 : *Zur Karte des Nördlichen Griechenlands von K. O. Müller. Beilage zu dem Werke desselben Verfassers die Dorier. Nebst der Karte im Verlage von Josef Mar und Komp. Breslau* (in 8e, imp Dieterich, Göttingen).

<sup>14</sup> Cf. Edouard Will, *Ioniens et Doriens...*, *op.cit.*, p. 10.

<sup>15</sup> Cf. Karl Otfried Müller, *Geschichten hellenische Stämme und Städte*, Graz, Akademische Duck und Verlagsanstalt, 1969, tome III, p. 19.

<sup>16</sup> Edouard Will note que les « idées de K. O. Müller et de ses successeurs ont profondément imprégné la pensée historique contemporaine, et on ne s'en aperçoit pas toujours », *op.cit.*, p. 102. A titre d'exemple, nous pouvons citer l'ouvrage référence de René Canat : « S'il n'est pas évident, - et qui peut donc se flatter de détenir la vérité dans ces obscures questions ? -, s'il n'est pas évident que l'élément dorien ait plus que tout autre formé la race grecque, tout le monde aujourd'hui convient qu'il joua son rôle, que ce rôle fut grand, et qu'on ne l'avait guère entrevu avant Müller », *op.cit.*, tome II, p. 30. Ce fut Edouard Will qui s'attaqua avec *Ioniens et Doriens* à ce mythe de l'historiographie helléniste.

William-Frédéric Edwards publia, en 1829, *Des caractères physiologiques des races humaines considérés dans leurs rapports avec l'histoire*<sup>17</sup>. Bien que relativement tardive, Quinet a pu prendre connaissance de cette publication, comme il le reconnaît lui même dans *La Grèce moderne*<sup>18</sup>. Edwards développa l'idée que le caractère des peuples était doublement déterminé par le climat et par la race. Cependant, il ne croyait pas en l'équivalence de ces deux influences mais pensait que la « race » était plus déterminante dans le « caractère national ». Enfin, Edwards prôna une alliance entre l'histoire et « la physiologie ». En effet, d'après lui, en histoire, quand un peuple est conquis, il est considéré comme disparu mais « une autre branche des connaissances humaines, née de nos jours, vient rectifier ces fausses impressions [...] et l'on établit ainsi [...] une connexion non interrompue entre les anciens habitants et les nouveaux.<sup>19</sup> ». Nous voyons donc à quel point il ne faut pas séparer les réflexions sur le caractère des anciens et celles sur le caractère des modernes car les unes conduisent toujours aux autres et vice-versa.

Dans *La Grèce moderne*, Quinet a combiné ces deux influences et les a renforcées par des observations de terrain. Ainsi, il a développé l'idée de l'existence de « races » dorienne et ionienne tout en se heurtant, à son tour, aux problèmes soulevés par le déterminisme.

## 1.2- La conciliation délicate avec les théories déterministes.

Si le déterminisme naturel était un phénomène couramment admis à l'époque de Quinet, il n'en était pas de même pour son origine. Qu'est-ce qui, dans la nature, influençait le caractère humain ? Certains, adeptes de l'hippocratisme, croyaient savoir que c'était le climat. D'autres penchaient plutôt en faveur des facteurs géologiques. Qu'en fut-il pour Edgar Quinet ?

Par ailleurs, *a priori*, le déterminisme semble en contradiction avec l'idée de caractères raciaux. En effet, un même caractère peut-il être dû, simultanément, à la « race » et au climat ou à la géologie ?

Sur ce dilemme, encore une fois, Quinet est à la croisée de tout un faisceau d'influences très diverses, même si, comme il le dit de lui même, « il ne s'est fait l'esclave

---

<sup>17</sup> William-Frédéric Edwards, *Des caractères physiologiques des races humaines considérés dans leurs rapports avec l'histoire*, Paris, Compère Jeune, 1829.

<sup>18</sup> Cf. Edgar Quinet, *La Grèce moderne...*, *op.cit.*, note p. 73 : « Voyez la lettre du docteur Edward sur la persistance des types physiologiques des races humaines. ».

<sup>19</sup> Cf. W-F.Edwards, *Des caractères...*, *op.cit.*, p.6.

d'aucun<sup>20</sup>». En effet, il a lu et apprécié Rousseau, Montesquieu mais aussi Schelling, Cousin, Goethe, Michelet... tous partisans d'un déterminisme climatique ou géologique. Et ainsi, tout au long de *La Grèce moderne*, fleurissent les comparaisons entre les hommes, leurs oeuvres et la nature. Quinet compare les constructions polygonales qu'il rencontre en Grèce avec les strates géologiques du sol et en conclut « que ce système de construction est indigène sur ce sol<sup>21</sup>». Ailleurs, il compare les montagnes aux phalanges hoplitiques<sup>22</sup>. De même, il développe l'idée d'une analogie entre le monde végétal et le monde humain, hypothèse qu'il pousse fort loin en affirmant qu'il est indéniable qu'« une loi plus haute n'unisse (sic.) dans la même harmonie la physionomie des formes végétales et celle des sociétés humaines<sup>23</sup>». Nous avons là une des caractéristiques récurrentes de la pensée d'Edgar Quinet : la recherche des lois suprêmes guidant et orchestrant l'humanité<sup>24</sup>. Ainsi, comme le nota Quinet, en ce qui concerne l'« effet général de tout cela, au type de beauté qui en résulte dans les formes de la nature grecque et au rapport qu'il peut avoir avec l'histoire, il faut, pour s'en faire une idée, étendre son point de vue<sup>25</sup>». Et Quinet de comparer l'arbre du Gange à la « pensée des poèmes indoux (sic.) », le palmier à la « race araméenne » ou au « peuple de Juda » ou encore à la « civilisation de Meroë et du pays de Canaan<sup>26</sup> » et la « la race finnoise avec le règne des mousses, des lichens et des cryptogames<sup>27</sup> ». Cette longue démonstration lui permet de conclure qu'en Grèce :

« La vie végétative se partage, se divise ; les individus augmentent. Une flore rameuse, herbacée, arborescente, des groupes qui se cherchent et s'associent, les scabieuses, les labiées, qui portent des épis aromatiques dans de petits casques d'azur, forment, comme les peuples de Thèbes, de Sparte, d'Arcadie, une foule de tribus, toutes égales en puissance et en gloire.<sup>28</sup> »

Alors, Quinet était-il déterministe ? En fait, il ne le semble pas. Il avait entrepris une comparaison systématique entre les peuples – ou les « races » - et leur lieu de vie et ce, dans le but de « rassembler par là dans une seule description le caractère du monde physique et

<sup>20</sup> Cf. Edgar Quinet, *La Grèce moderne...*, *op.cit.*, p. XCV (préface de 1830).

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 191.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 112.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>24</sup> Cf. Willy Aeschmann, *La pensée d'Edgar Quinet : étude sur la formation de ses idées ; avec essais de jeunesse et documents inédits*, Paris-Genève, Anthropos, 19860, p. 131.

<sup>25</sup> Cf. Edgar Quinet, *La Grèce moderne...*, *op.cit.*, p. 135.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 136-137.

celui des races des hommes <sup>29</sup>». A l'issue de cette entreprise, Quinet constate une similitude entre les caractères d'un lieu et les caractères de la « race » qui l'habite. Il constate « un même caractère, peut-être une même idée dans la nature de la vallée et dans la destinée du peuple qui l'occupait <sup>30</sup>». Mais, il n'explique pas ces similitudes par le déterminisme mais par le fait que l'homme ressent la nature et l'exprime dans ses oeuvres, il voit l'homme comme « un interprète et la parole vivante de la nature <sup>31</sup>». Et s'il y a adéquation entre une « race » et son environnement ce n'est pas du fait de l'influence du climat ou du sol mais parce que, dans sa migration, la « race » a senti si les lieux qu'elle traversait étaient en adéquation avec son caractère et elle en a tenu compte au moment de sa sédentarisation ainsi qu'en donne l'exemple les Doriens :

« Après avoir parcouru une partie du chemin qu'ils [les Doriens] suivirent dans leur invasion, j'ai pu remarquer avec quel instinct merveilleux une race choisit le lieu qui est le mieux fait pour elle. Ni les terrasses de Sicyone, ni les rivages de Corinthe, ni la plaine d'Argos, malgré ses champs tout préparés, et quoique la conquête eut commencé par là, ne furent capables de les arrêter. <sup>32</sup>»

Ainsi, chez Quinet, le facteur principal dans le développement du caractère national n'est ni le climat ni la géologie mais la « race ». Ici, l'influence d'Edwards est directe et prédominante.

C'est à plusieurs reprises, déjà, que nous croisons les termes de Doriens, Ioniens... Que représentent ces termes ? Quels sont les caractères de ces « races » ? Et s'il y a plusieurs « races » grecques, comment Quinet parvient-il à dégager un caractère grec ?

## II- Le « génie » grec.

Tout au long de *La Grèce moderne*, Quinet utilise les termes de « Ioniens », « Doriens » ou encore « Eoliens ». Souvent, il leur accole le terme de « race », ce qui donne : « race dorienne », « race éolienne »... Mais, l'usage qu'il en fait reste assez flou. D'où proviennent ces termes ?

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. XCIII (préface de 1830).

<sup>30</sup> *Ibid.*, p.90.

<sup>31</sup> Cf. Edgar Quinet, *Oeuvres complètes*, tome VIII, p.241.

<sup>32</sup> Cf. Edgar Quinet, *La Grèce moderne...*, *op.cit.*, p. 126.



## 2.1- Ioniens et Doriens.

Nous avons vu que K.O.Müller était, chez Quinet, à l'origine du développement du mythe des Héraclides et du couple Ioniens/Doriens. Cependant, il faut noter qu'il fut un helléniste pour précéder Müller, en développant l'idée d'un rôle crucial de l'élément dorien dans la construction de la Grèce : Etienne Clavier (1762-1817). Ce dernier, qui ne peut avoir connu K. O. Müller, écrivit un *Mémoire sur les oracles des Anciens*, publié après sa mort en 1818<sup>33</sup>. Il y développait l'idée d'une guerre dorienne contre les anciens habitants, en se basant, pour grande part, sur l'étude de la mythologie, précédant ainsi Müller. Quoi qu'il en soit, il s'agissait d'idées dans l'air du temps. De plus, l'invention de ce couple Ioniens/Doriens ne fait que reprendre l'ancienne et très traditionnelle opposition entre Athènes et Sparte. L'opposition entre Athènes et Sparte s'ancre dans la durée. Déjà Polybe, après Xénophon et Platon, louait les qualités de la constitution spartiate<sup>34</sup>, ainsi que Plutarque dans les *Vies parallèles*, mais attardons-nous à quelques penseurs qui ont repris cette dichotomie et dont les oeuvres ont inspiré les réflexions de Quinet. Le premier de ceux-ci, chronologiquement, fut Bossuet, un des premiers penseurs à influencer le tout jeune Quinet, qui fit même une étude sur ce prédicateur<sup>35</sup>. A ses yeux, les deux cités étaient condamnables. L'une, trop mercantile, conduisait à l'impérialisme. L'autre, trop rigide, aboutissait à la guerre. Le deuxième serait Rousseau, autre grand inspirateur de Quinet<sup>36</sup>. Il se fondait sur la morale pour assimiler Athènes à la Rome impériale et Sparte à la Rome républicaine des premiers temps, ce qui en faisait son idéal<sup>37</sup>. Ces deux couples imaginés, Rousseau ne les a pas créés mais il les a refondus et leur a donné une force nouvelle. Globalement, il se conformait à l'esprit du XVIIIe siècle qui se caractérisa principalement par « le mirage spartiate <sup>38</sup> ». La Révolution française fit abondamment référence à Athènes, à qui Paris était sensée succéder, et à Sparte, assimilée à la République en armes, notamment au moment de la terreur. Autour de ces deux pôles, s'articulent une part importante des jugements émis sur les

<sup>33</sup> Cf. Olivier Picard, « Philhellénisme et réception de l'Antiquité : l'exemple de Delphes », dans Evangelos Konstantinou, *Die rezeption der Antike und der Europäische Philhellenismus*, Francfort, Peter Lang, Europäischer Verlag der Wissenschaften, 1998, p. 272.

<sup>34</sup> Cf. François Hartog, *Le Miroir d'Hérodote, Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, Gallimard, 1980 (3<sup>ème</sup> édition, 2001 utilisé), p. 181.

<sup>35</sup> Cf. Willy Aeschmann, « Bossuet et Herder » dans *La pensée...*, *op.cit.*, p. 231-237 ; voir aussi p. 165-167.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 170 et 225.

<sup>37</sup> Cf. Chantal Grell, *Le Dix-Huitième Siècle et l'Antiquité en France 1680-1789*, Oxford, Voltaire Foundation, 1995, p. 431.

<sup>38</sup> Cf. Chryssanthi Avlami, *L'Antiquité grecque à la française: modes d'appropriation de la Grèce au XIXe siècle* (thèse), Paris, 1998, p. 23.

Grecs, le même comportement n'étant pas interprété de manière similaire selon l'origine du Grec, ce que Dimitri Nicolaïdis a bien mis en évidence :

« Dans le cas du *pôle spartiate*, si le Grec est inhospitalier, c'est à cause de son caractère fier, orgueilleux, digne [...] ; s'il est hospitalier, c'est parce qu'il est simple, direct, bon naturellement. Dans le cas du *pôle athénien*, si le Grec est hospitalier, c'est à cause de son caractère jovial, gracieux, affable [...] ; s'il est inhospitalier, c'est parce qu'il a perdu les caractères de sa race, qu'il est impur, dégénéré.<sup>39</sup> »

Donc, la dichotomie Doriens/Ioniens n'est que l'adaptation raciale de l'ancienne opposition entre Sparte et Athènes. Ainsi sont définis les caractères d'une « race », sur une simple généralisation des caractères prêtés à une ville, à tout un peuple. Cette simplification de la réalité va même plus loin puisque, ces caractères sont établis à partir d'une seule personnalité. Ainsi, le caractère de Lycurgue est généralisé aux Spartiates puis à l'ensemble de la « race dorienne ». De même, Thésée personnifie le caractère de la « race ionienne » :

« Ce Thésée était lui-même la personnification de la race ionienne. Il en avait le génie ardent, vaniteux, inconstant, et l'histoire primitive de ces populations s'est résumée dans le poème de sa vie.<sup>40</sup> »

Cependant, par ce raisonnement, Quinet aboutit à l'existence d'au moins deux « races » différentes avec chacune leurs caractères raciaux fort différents voire opposés. Alors, comment aboutir à une « race » grecque avec ses caractères ?

## 2.2- Métissage ou confrontation ?

Au milieu de diverses « races » hellènes, Quinet parvient à dégager un caractère global qu'il appelle « génie ». Vers 1823, dans un de ses brefs essais, non publié, une « histoire de la personnalité<sup>41</sup> », lorsqu'il parlait de Dante et de Machiavel, on a compté que, onze fois sur vingt-quatre, à la place du mot « personnalité », il utilisait le terme « génie »<sup>42</sup>. A ce moment, il définissait le génie comme un ensemble de trois éléments : l'imagination (influence de Mme

<sup>39</sup> Cf. Dimitri Nicolaïdis, *D'une Grèce à l'autre. Représentation des Grecs modernes par la France révolutionnaire*, Paris, Les Belles Lettres, 1992, p. 91.

<sup>40</sup> Cf. Edgar Quinet, *La Grèce moderne...*, *op.cit.*, p. 250.

<sup>41</sup> Cf. Willy Aeschmann, *La pensée...*, *op.cit.*, p. 137-162.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 139.

de Staël ?), la raison et le sentiment du « Beau » idéal (influence de Cousin ?)<sup>43</sup>. Cependant, dans la *Grèce moderne*, le mot « génie » avait acquis une signification différente car, entre temps, Quinet avait traduit les *Idées* de Herder. Plus précisément, il avait traduit le terme « Volksgeist », esprit du peuple, par « génie des peuples ». Il est possible de penser que, dans la *Grèce moderne*, le sens que donnait Quinet au terme regroupait le contenu des deux définitions.

Quinet, comme la plupart des autres hellénistes de son temps, comptait trois « races » successives en Grèce : les Pélasges, les Achéens et les Hellènes. Parmi ces derniers, il distinguait d'autres « races », notamment les Ioniens et les Doriens. A l'arrivée des Hellènes, le contact avec les anciennes populations achéennes, se serait produit sur un mode belliqueux et ces derniers auraient pu disparaître si les Spartiates et les Messéniens sensés être des Doriens et donc du « même sang <sup>44</sup>» n'étaient entrés en conflit. Ainsi, les Doriens de Messène, en combattant les Doriens de Sparte, auraient sauvé les anciennes « races » et permis la fusion, tout en épuisant son propre « principe de vie <sup>45</sup>». Nous voyons donc que, pour Quinet, à la base du « génie » grec, il se trouve un premier métissage.

Il convient de préciser que, même si Quinet parle des Doriens comme de « la race la plus noble, la plus pure <sup>46</sup>», même s'il y a chez lui comme une admiration ou plutôt une fascination à l'égard des Doriens, on ne constate chez Quinet aucune trace d'une réelle hiérarchisation des « races » avec recherche de la pureté. Il est possible d'y voir l'influence de Mme de Staël et sa défense du cosmopolitisme<sup>47</sup>. Donc, Quinet était plutôt partisan d'un métissage qui aurait été à la base du « génie » grec car permettant de synthétiser l'ensemble des qualités, des richesses, des génies des peuples environnants. Les terres des diverses contrées passeraient sous la Méditerranée pour se rejoindre et se mêler au niveau des terres de Grèce, créant ainsi le génie exceptionnel des « races » helléniques :

« Ce n'est pas l'Arabie, ni la Perse, ni l'Égypte, mais la terre où toutes ces contrées et leurs génies divers se rencontrent en quelque chose,

---

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 140.

<sup>44</sup> Cf. Edgar Quinet, *La Grèce moderne...*, *op.cit.*, p. 41.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 132.

<sup>47</sup> Cf. Mme de Staël, *De l'Allemagne*, *op.cit.*, tome I, p. 47 : « Les nations doivent servir de guide les unes aux autres, et toutes auraient tort de se priver des lumières qu'elles peuvent mutuellement se prêter. Il y a quelque chose de très singulier dans la différence d'un peuple à un autre: le climat, l'aspect de la nature, la langue, le gouvernement, enfin surtout les événements de l'histoire, puissance plus extraordinaire encore que toutes les autres, contribuent à ces diversités, et nul homme, quelque supérieur qu'il soit, ne peut deviner ce qui se développe naturellement dans l'esprit de celui qui vit sur un autre sol et respire un autre air: on se trouvera donc bien en tout pays d'accueillir les pensées étrangères; car, dans ce genre, l'hospitalité fait la fortune de celui qui reçoit ».

mêlés, tempérés et changés l'un par l'autre, dans les fleurs, dans les sables, dans le limon des vallées, et dans l'histoire des hommes. <sup>48</sup>»

Le « génie » grec provient donc du fait que la Grèce a su synthétiser l'ensemble des qualités des peuples avoisinants à travers un métissage fusionnel entre les trois « races » des trois phrases de peuplement : Pélasges, Achéens puis Hellènes.

En ce qui concerne les « races helléniques », entre elles, Quinet ne croit pas en un métissage mais plutôt en un contact tournant parfois à la confrontation. Ioniens et Doriens auraient eu, selon lui, des principes opposés de par leur caractère, ce qui se traduirait notamment, en architecture, à travers des styles différents d'ailleurs appelés « ioniens » et « doriens » encore de nos jours. Là, nous retrouvons la trace de cette généralisation des cas de Sparte et Athènes à l'ensemble des « races » dorienne et ionienne. Ainsi, les Doriens sont proclamés tenants du système aristocratique alors que les Ioniens sont démocrates et les guerres opposant ces deux « races » forment « le drame de l'aristocratie et de la démocratie <sup>49</sup> ». Cependant, ces antagonismes n'empêchent ni les contacts ni même, dans certains cas bien précis, le métissage et c'est de là que naît « le génie » grec.

Les réflexions de Quinet sur les arts peuvent éclairer cette idée d'un « génie » né du contact entre les deux « races ». Ainsi, dans le domaine des arts littéraires, il croyait que l'épopée était ionienne, l'hymne dorienne et que les deux s'unissaient pour former le drame attique. De même, en philosophie, les courants de pensée ioniens et doriens « se rencontrent dans le dialogues de Platon. <sup>50</sup> ». Les temples de Zeus panhellénique, aussi, symboliseraient cette rencontre dans le cadre de l'alliance entre les « races » grecques contre l'Orient :

« C'est l'arche où s'entassent dans le danger commun les races de l'Occident ; suivant que l'alliance se renoue ou se brise, on y retourne ou on l'oublie. <sup>51</sup> »

En effet, pour Quinet, les temples et l'art architectural, étaient représentatifs du caractère d'un peuple et de l'esprit de l'espace naturel que ce dernier avait choisi comme cadre de vie. Un temple commun aux Doriens et aux Ioniens était donc la meilleure preuve, à ses yeux, d'un fond commun à ces deux « races ». Le temple de Thésée, à Athènes, a fourni d'autres réflexions à Quinet, mais toujours dans le même sens. Il a commenté le fronton de ce

<sup>48</sup> Cf. Edgar Quinet, *La Grèce moderne...*, *op.cit.*, p. 26.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 148-149.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 281-282.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 234.

temple, commémorant l'alliance panhellénique, où sont représentés côte à côte Thésée, symbole des Ioniens<sup>52</sup>, et Hercule, symbole des Doriens. Il y voyait l'alliance de ces peuples pour ne former plus qu'un :

« Quant à leur [les bas-reliefs du Théséum à Athènes] importance pour l'histoire, c'est d'offrir pour la première fois l'alliance des travaux d'Hercule et des fables de Thésée. Voilà donc les deux représentants, l'un de la race dorienne, l'autre de la race ionienne, longtemps rivaux, qui s'unissent dans les sculptures de Micon. L'instant rapide où les populations grecques, jusque-là divisées, se réunissent en un seul corps contre l'Orient, vit ainsi sur les frontons du temple qui consacre leur liberté commune. <sup>53</sup>»

A travers ces exemples du drame athénien, des victoires contre les Perses, du dialogue de Platon et autres symboles du « génie » grec, nous avons le résultat du contact entre les « races » ionienne et dorienne. Mais dans un autre cas, Quinet s'intéresse aussi au « génie » né d'un métissage entre Doriens et Ioniens. Il s'agit de Corinthe qui, située sur l'Isthme, est sensée être à l'emplacement où les zones de peuplement des deux « races » entrent en contact. Au passage, nous voyons bien qu'il s'agit bien là de concepts purement raciaux puisque nous avons une « race », avec ses caractéristiques politiques et artistiques sur sa zone géographique. Ainsi, naît, du métissage entre les chapiteaux dorien et ionien, le chapiteau corinthien<sup>54</sup>. En fait, c'est toute l'histoire de Corinthe et de Sicyone que Quinet explique par la rencontre et le mélange entre les deux « races » :

« D'ailleurs, si l'on cherche le fond commun de l'histoire de Corinthe et de Sicyone, pendant que dans l'isthme les deux mers se rapprochent et se cherchent, que la géologie des deux contrées s'y confond, il se trouve deux civilisations différentes, partout ailleurs opposées, qui s'unissent et se pénètrent à cette entrée du golfe. [...] Comme les deux serpents du Laocoon, les races du Péloponèse et les races de l'Attique et du Nord, ailleurs séparées, suspendent et nouent leurs anneaux sur le rivage autour de l'autel de la Vénus phénicienne ; selon que l'une [de

<sup>52</sup> A propos des Ioniens, une petite remarque. Quinet voyait en la colonne ionienne l'ancêtre des ogives des cathédrales. Cf. Edgar Quinet, *La Grèce moderne...*, *op.cit.*, p. 52-54.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 251-252.

<sup>54</sup> Cf. Edgar Quinet, *La Grèce moderne...*, *op.cit.*, p. 211.

ces races=édition 1857<sup>55</sup>] est maîtresse de l'autre, ou l'aristocratie ou la démocratie domine dans leurs villes. <sup>56</sup>»

Dans le cas du « génie » corinthien, il ne s'agit pas d'un simple contact ayant des causes conjoncturelles, tel un assaillant extérieur, mais bien d'un métissage, d'une interpénétration, et ce, parce que les deux espaces de vie des deux « races » entrent en contact. Ioniens et Doriens, en rapport permanent et inévitable, se mélangent donc pour former un « génie » à part.

Ainsi, pour Quinet, il existe une « race grecque », fruit de métissage et de contacts entre diverses autres « races » de la même branche « indo-germanique ». Mais ce contact entre ces « races », d'après Quinet, est nécessaire car si l'une disparaît, c'est tout l'édifice du « génie » grec qui s'effondre :

En vain des races se sont mêlées ou renouvelées ; sitôt qu'elles retombent dans la solitude, elle [la « race »] reprend, comme si rien ne s'était passé, le début de son ancien poème, et recompose incessamment le premier tableau de l'épopée. <sup>57</sup>»

Ainsi, Quinet explique-t-il l'histoire grecque. Selon lui, dans ce « drame de l'aristocratie et de la démocratie », les deux « races » auraient fini par s'autodétruire à la bataille de Mantinée<sup>58</sup> car, avec la disparition de la société dorienne, « ce fut la chute de l'esprit grec <sup>59</sup> ». Phénomène que Quinet croit observer tout au long de son voyage quand il constate à quel point les Grecs modernes sont proches de la nature.

### III- L'utilisation d'une représentation.

C'est dans le cadre de la Grèce antique que Quinet développe sa philosophie de l'histoire ayant pour base le concept de « race ». Cependant, les idées de Quinet sont

---

<sup>55</sup> Dans de rares cas toujours précisés, se trouve, entre crochet, la version du texte de l'édition de 1857. En effet, au moment de cette dernière, Quinet corrigea son texte sans modifier son sens sur le fond mais en rectifiant certaines phrases dont le sens n'était guère trop clair. Aussi, ces corrections sont-elles conservées ici afin de mieux éclairer le texte de Quinet.

<sup>56</sup> Cf. Edgar Quinet, *La Grèce moderne...*, *op.cit.*, p. 210-211.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 148.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 133.

susceptibles d'être appliquées aux Grecs modernes et d'être utilisées pour justifier une domination.

### 3.1 – La grande migration de l'Himalaya jusqu'au Pinde.

Quinet intègre la religion et le régime politique dans les caractères d'une « race ». A cette idée, il intègre la « loi de la perfectibilité » développée par des philosophes comme Schelling et Herder. Cette loi voudrait que l'humanité s'améliore continuellement, une des idées de base de cette croyance en un progrès tout puissant qui caractérise le XIXe siècle. Quinet applique cette loi aux religions et la généralise à l'ensemble de la planète. Chaque « race » participe à la révélation progressive en étant porteur d'une nouvelle religion meilleure que la précédente. Les Pélasges furent panthéistes, les Hellènes polythéistes, puis vinrent les monothéismes. Cette révélation progressive s'effectue dans le cadre d'une grande migration « depuis l'Himalaya jusqu'au Pinde <sup>60</sup> ». Ainsi, Quinet aboutit à la théorie d'une révélation progressive et spatiale allant de l'Orient vers l'Occident et ayant pour vecteurs différentes « races ». Ce qui explique la suprématie de l'Occident sur l'Orient :

« De même que dans l'humanité, l'Orient, tout grand et puissant qu'il s'est montré à l'origine dans l'époque religieuse, n'a point développé dans son sein la vie active [politique = édition 1857] du genre humain, et s'est éclipé quand il a fallu agir ; de même dans la civilisation grecque, les peuples fameux de l'âge héroïque et sacerdotal font place à d'autres, au moment des luttes civiles [de l'aristocratie et de la démocratie = édition 1857]. Pas un d'entre eux n'a tenu dans l'histoire ce qu'il avait promis dans la fable, et n'a suffi à sa double carrière. Sitôt qu'il y a une Athènes, que deviennent l'Argos des Achéens et la Thèbes minyenne ? Quelles grandes choses ont produites l'Arcadie et la Crète, où sont nés tant de grands dieux ? <sup>61</sup> »

Chaque peuple est détenteur d'une partie de la révélation qu'il développe au maximum. Ensuite, intervient un nouveau peuple qui apporte avec lui la phase suivante de la révélation. Ainsi, l'Orient, puissant à « l'époque religieuse », s'efface quand l'Occident prend le dessus avec la nouvelle révélation. C'est-à-dire quand il développe les Lumières au XVIIIe siècle, quand se développe, chez ses peuples, une conscience politique et que

---

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. XCIII (préface 1830).

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 142-143.

s'installent des régimes tels que des républiques ou des monarchies parlementaires<sup>62</sup>. Donc, quand arrive le nouveau peuple, avec la suite de la révélation, l'ancien, dépassé, s'efface et laisse la primauté au nouveau.

Mais ces concepts purement philosophiques et métaphysiques peuvent aisément être reconvertis en outil visant à justifier une supériorité théorique. Il est ici impossible de ne pas penser à la thèse d'Edward Saïd : les maîtres du discours seraient les maîtres tout court. Des idées philosophiques peuvent rapidement entrer dans le champ du discours politique. *La Grèce moderne* est l'oeuvre dans laquelle Quinet acheva d'élaborer une philosophie de l'histoire visant à tenter de dégager une grande loi qui expliquerait l'histoire et dégagerait un fil conducteur du cahot événementiel. Ses théories s'appliquaient, en principe, à des temps fort reculés, dont la chronologie n'était qu'approximative. Cependant, nous avons déjà pu voir précédemment quelle était la porosité des barrières chronologiques entre l'Antiquité et la Modernité. D'ailleurs, Edgar Quinet lui-même se servit de sa philosophie de l'histoire pour expliquer le présent :

« C'est que l'esprit des vieux sacerdoces retenait encore ces peuples. Chez les nations chrétiennes, celles qui ont le plus adhéré au sacerdoce catholique, l'Espagne, l'Italie, ont eu le plus de peine à entrer dans la voie moderne. De même chez les Grecs, les Arcadiens, nation légendaire, ont eu peine à sortir du moyen âge hellénique. <sup>63</sup>»

Nous voyons ce va et vient permanent entre antiquité et modernité. De ces idées, il serait aisé de conclure à la supériorité d'un Occident détenteur de la dernière révélation (le protestantisme) et des meilleurs régimes politiques parce que, ne l'oublions pas, « les révolutions politiques ont toujours été précédées et en quelques sorte prophétisées par des révolutions religieuses » et qu' « on aurait pu mesurer le changement survenu chez les hommes par celui accompli chez les dieux. <sup>64</sup> ». Ainsi, nous trouvons en filigrane, chez Quinet, l'idée d'une nouvelle révélation spatiale mais, cette fois, de l'Occident vers l'Orient avec l'idée d'un retour logique des « races » indo-germaniques vers leur foyer originel :

« Loin que le passé de cette terre se retourne contre elle, toujours on a vu, au contraire, l'humanité se replier pour s'accroître, l'Arabie

---

<sup>62</sup> N'oublions pas que Quinet est démocrate.

<sup>63</sup> Cf. Edgar Quinet, *La Grèce moderne...*, *op.cit.*, p. 143 (édition 1857).

<sup>64</sup> Edgar Quinet, *La Grèce moderne...*, cité par Jean Walch, *Les maîtres de l'histoire (1815-1850)*, Paris-Genève, Champion-Slatkine, 1986, p.240.



musulmane sur la Perse de Zoroastre, la Florence de Dante sur l'Etrurie de Tagès, et par plus grandes masses, toute entière la race indo-germanique, un jour venue du fond de l'Inde, y retourner encore par le chemin de l'Angleterre, serpent endormi autour du globe, qui lentement le froisse et l'enserme de son anneau d'éternité.<sup>65</sup>»

Mais cette idée de « race » soulève une autre question, celle de la persistance ethnique et des caractères qui y étaient rattachés.

### 3.2 – Le sentiment de la supériorité occidentale chez Edgar Quinet.

L'idée de l'existence d'une « race » grecque dans l'Antiquité, d'une « race » caractérisée par son « génie » encore visible dans les oeuvres artistiques, laissait place à quelques interrogations : la « race » grecque existe-t-elle encore ? Ne s'est-elle pas corrompue après des siècles d'esclavage ?

Beaucoup l'ont affirmé et ont pensé à une dégénérescence. Ainsi, l'érudit allemand Fallmerayer pensait que les Grecs n'étaient plus qu'un ramas de Slaves, d'Albanais et de Valache<sup>66</sup>. Cette idée semblait corroborée par le fait que les Grecs modernes n'étaient, d'une part, pas à même de reproduire ce que faisaient leurs ancêtres, d'autre part, ne correspondaient que rarement à l'image que les érudits s'en étaient fait du fond de leurs cabinets européens. A partir de cela, il était facile de juger les Grecs « dégénérés ». Nous voyons là comment pouvaient être utilisées des connaissances réunies par les hellénistes.

Cependant, beaucoup d'autres, comme Edwards ou Quinet, ont cru en un maintien de la « race » grecque. Ainsi, Quinet cherche-t-il souvent, au cours de son voyage, les caractéristiques physiques « raciales » des anciens habitants. Ici, il pense avoir devant lui « le type naturel du Satyre des Pélasges ». Là, il rencontre un homme qu'il décrit comme « petit, la taille d'un soldat laconien, les yeux et les cheveux noirs, la tête ovale, entièrement étranger au type albanais.<sup>67</sup> ». Ailleurs, il examine avec intérêt des marins klephtes qui avaient « Les cheveux blonds et bouclés sur les épaules, le type albanais déjà assoupli par le souffle de l'Asie Mineure.<sup>68</sup> »

Enfin, en toute logique, il applique à la Grèce moderne son idée du métissage comme condition du « génie », tout en précisant qu'il le fait dans l'intérêt même de la Grèce :

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 165.

<sup>66</sup> Cf. Jakob Philipp Fallmerayer, *Die Geschichte der Halbinsel Morea während der Mittelaller*, 1830.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>68</sup> Cf. Edgar Quinet, *La Grèce moderne...*, *op.cit.*, p. 284.

« La première condition pour bien servir la Grèce est d'apprécier avec justesse les causes de la révolution moderne. [...] Ce qui s'agite au Levant, c'est donc l'apparition d'une race nouvelle. Suivant la loi de toutes les migrations, elle a commencé de s'organiser là où elle touchait aux plus anciens éléments de société, et le génie slave et albanais éclate sur le sol grec par la même raison que le génie germanique a éclaté en Italie plutôt qu'en France, en France plutôt qu'en Allemagne [elles ont rencontré un fond ancien de civilisation. Le Slave et l'Albanais ont été absorbés par le Grec, comme le Franck par le Gaulois et le Lombard par l'Italien. De ce mélange est sorti un peuple nouveau dans une race ancienne.]<sup>69</sup>»

La « race » nouvelle qui arrive, détentrice de la nouvelle révélation, fusionne avec l'ancienne pour que son « génie » puisse s'exprimer. Le métissage, ou tout du moins le contact, est nécessaire à cette expression du « génie ». Donc, ce dernier s'exprime là où a lieu la première rencontre entre l'ancien peuple et le nouveau. Quinet explique l'insurrection grec et son succès par le fait qu'il y ai eu une nouvelle fusion et donc un nouveau « génie » forcément supérieur au précédent et donc aux Ottomans.

Cependant, même chez un penseur croyant en la persistance ethnique, la notion de « race » n'empêche nullement, même envers les Grecs anciens « civilisateurs » de l'Europe, le développement d'un sentiment de supériorité et l'idée d'une mission civilisatrice envers ces « nations sorties à peine du seuil des époques primitives.<sup>70</sup>» Ainsi, pour Quinet, il ne fit pas l'ombre d'un doute que les Grecs étaient totalement conscients de cette infaillible supériorité européenne. Mieux, plus un Grec est « civilisé », plus il doit, *a priori*, être conscient « de la prééminence européenne ». Ainsi, « tous en sont secrètement saisis ; les plus habiles mettent leur honneur à la mieux reconnaître<sup>71</sup>». C'est ce qui, « explique la popularité du président, homme de cabinet, vêtu de l'habit du diplomate, au milieu d'une nation de klephtes<sup>72</sup>» et que Quinet vit comme « un missionnaire qui entraîne à sa suite sa peuplade de sauvages à travers un désert<sup>73</sup>».

Cette idée n'est pas propre à l'auteur de *La Grèce moderne*. En effet, par exemple, souvent, les Grecs, de par leur « caractère national », sont jugés trop divisés et donc

---

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 164 -165.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. XCV (préface de 1830).

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 157.

incapables de se gouverner par eux-mêmes. Il est ici facile de deviner tout le poids de l'histoire classique, des récits des interminables guerres entre cités grecques. Ainsi, pour Fauvel, dès qu'ils seront indépendants, les Grecs « se mangeront les uns les autres, comme les soldats nés des dents du Dragon <sup>74</sup> ». Mais c'est peut-être le consul de Corfou qui est le mieux à même d'illustrer toutes les conséquences possibles de tels raisonnements par assimilation anciens/modernes :

« Leur histoire ancienne jusqu'au temps du Bas Empire n'est remplie que de révolutions produites par ces causes funestes et il est fort à craindre que malgré la cruelle épreuve de près de quatre siècles d'esclavage, le même type de caractère national se représentera encore trop souvent pendant la révolution actuelle, ce qui rend fort problématique de savoir si, même en réussissant dans leur entreprise [...] ils pourront jamais réussir à se gouverner eux-mêmes, ou si, pour leur propre salut, il ne conviendra pas mieux qu'ils soient placés sous la protection bienfaisante du gouvernement de l'Occident dont ils recevraient leur lois. <sup>75</sup> »

Ainsi, il y avait déjà en place une confusion systématique entre les Grecs anciens et les Grecs modernes à même de justifier une domination occidentale sur la Grèce. L'ouvrage de Quinet ne fait pas exception. Mais, il renforce cette confusion en y intégrant de la notion de « race ».

### Conclusion :

Au cours des années 1820, Edgar Quinet mit en place sa philosophie de l'histoire. Cette dernière reposait sur l'idée de l'existence de « races ». Dans le cadre d'une révélation progressive et spatiale, des « races » se seraient succédées en progressant vers l'Occident et chacune d'entre elles aurait été détentrice de nouvelles vérités, religieuses et politiques, meilleures que les précédentes, ce qui expliquerait que, sans qu'il y ait eu élimination de la « race » précédente, la nouvelle l'ait dominée et absorbée pour créer « le génie ». Ce mouvement semble s'achever avec la dernière migration des Indo-Germains et des « races »

<sup>74</sup> *Correspondance consulaire et commerciale*, Corfou 7 (1821-1822), f° 120, 15 septembre 1821, de Léa.

<sup>75</sup> *Correspondance consulaire et commerciale*, Corfou 7 (1812-1822), f° 352, 31 juillet 1822.

européennes, ces dernières étant désormais en mesure de faire une ré-émigration vers leurs origines.

Quinet souhaitait vérifier sa thèse par des observations de terrain qu'il aurait menées depuis l'Europe jusqu'à l'Himalaya. Mais il dut se contenter d'appliquer ses idées en Grèce et il contribua ainsi à diffuser le mythe de l'invasion des Héraclides et des Ioniens/Doriens, mythe resté majeur dans l'historiographie des antiquisants jusqu'au milieu du XXe siècle, jusqu'à ce que la notion de « race » soit totalement invalidée et jusqu'à ce qu'Edouard Will démontre que les notions de « race » ou « d'ethnie » n'avaient pas cours chez les Grecs<sup>76</sup>.

Par ailleurs, Quinet contribua aussi à renforcer les mécanismes de représentation des Grecs modernes. Le développement de la notion de « race » ne change donc pas fondamentalement le système de représentation mais il le renforce et le rend potentiellement plus nuisible. Les Grecs, qui jusque là avaient un « caractère national », ont désormais un caractère racial, idée qui sera reprise et développée. Ainsi, dès les années 1830, d'autres penseurs, comme Etienne Barrault, crurent que les Grecs n'avaient plus d'avenir en tant que nation, qu'ils devaient être confiés à une autre puissance, car ils auraient encore un avenir en tant que « race », avenir qu'il aurait été dommage de laisser perdre. Désormais, il y avait une « race » grecque qu'il fallait protéger, guider et civiliser.

---

<sup>76</sup> Cf. Edouard WILL, *Doriens et Ioniens...*, *op.cit.*